

Heures d'Angoisse

Le Premier Bombardement de Vic-sur-Aisne

31 AOUT 1914

C'est à Dieppe, où j'étais installé pour la saison, que la déclaration de guerre vint me surprendre. J'avais suivi avec un intérêt passionné la marche des événements, et jusqu'à la dernière minute j'étais resté optimiste, espérant toujours que l'Allemagne n'oserait pas déchaîner une si épouvantable catastrophe mondiale ! Bientôt l'ordre de mobilisation venait m'enlever mes suprêmes illusions, mon fils aîné partait aussitôt pour rejoindre son régiment du 5^e Chasseurs, et le cadet, réformé un an auparavant à la suite d'un grave accident à la jambe, s'empressait de s'engager pour la durée de la guerre et obtenait d'être incorporé au 8^e Hussards.

Quant à moi, mon âge ne m'appelait plus sous les drapeaux et ma santé ne me permettait pas de prendre du service actif ; je voulais pourtant essayer de me rendre utile dans la mesure de mes forces, et dès les premiers jours d'août j'étais rentré dans ma propriété de Vic-sur-Aisne pour y installer une ambulance avec ma belle-sœur en attendant que ma femme et ma fille pussent venir m'y rejoindre. Bien que j'en eusse assumé toutes les charges, les autorisations à obtenir du service de santé avaient nécessité de si nombreuses et si longues démarches, qu'à la fin du mois d'août l'organisation officielle n'était pas encore entièrement achevée. Depuis plusieurs jours, du reste, les communications devenaient de plus en plus difficiles dans mon village, la poste ne fonctionnait plus, et les bruits les plus alarmants couraient de tous côtés. Terrorisés par la crainte de l'invasion menaçante, une partie des habitants de Vic-sur-Aisne s'étaient déjà hâtés de quitter la ville. C'est en vain qu'avec le Maire, M. Braux, nous avons essayé de calmer la panique grandissante en relevant le moral des plus abattus, et en leur montrant la nécessité du calme et du sang froid ; la vue et les récits des malheureux réfugiés fuyant devant l'invasion allemande, ne venait que trop justifier l'affollement général. C'était, sur toutes les routes, un lamentable exode de femmes, de vieillards et d'enfants entassés dans des charrettes où s'empilaient quelques pauvres meubles ou quelques minables matelas, tandis que des hommes les escortaient,

chassant devant eux, un mouton, une chèvre ou une vache, malheureuses bêtes de somme exténuées par une route déjà longue ! D'autres, plus misérables encore, cheminaient à pied, poussant péniblement des voitures à bras, voire même des brouettes, chargées de maigres ballots de linge et de vêtements. Ces navrants spectacles qui se déroulaient à toute heure avaient sensiblement abattu le moral de la population tout entière, et l'annonce que le dernier train allait quitter Vic-sur-Aisne dans la soirée du 30 août avait provoqué encore la fuite de nombreux habitants.

Le lendemain la circulation allait être arrêtée non seulement sur la voie ferrée mais même sur les routes.

Le lundi, 31 août, en effet, une division anglaise, commandée par le brigadier général Cracken arrivé la veille au soir au château, quittait Vic de grand matin pour se diriger vers Villers-Cotterets en laissant derrière elle une arrière-garde chargée de protéger le pont de l'Aisne et d'en interdire rigoureusement le passage, aux voitures, aux piétons et aux bicyclettes. Tout départ dès lors devenait impossible et tous ceux qui tentaient de franchir la rivière se voyaient contraints de rebrousser chemin.

La journée tout entière se passait dans l'inquiétude ; vers midi, un gendarme arrivait au galop, les éperons ensanglantés, annonçant que des patrouilles de uhlans s'étaient montrées dans les environs et que lui-même avait eu grand peine à échapper à leur poursuite : Un contingent important de troupes ennemies, déclarait-il, était cantonné à Moufflaye et la côte qui conduit à la ferme était, à l'en croire, entièrement garnie d'artillerie. Vers 5 heures du soir, nouvelle alerte : 7 cavaliers vêtus d'un uniforme verdâtre paraissent sur la place du château. Ils s'informent de la route prise par les Anglais, demandent s'il en reste dans le village, et répondent au groupe d'habitants qui les questionnent : « *Belges, amis* ». Puis ils se décident à tourner bride et s'éloignent au galop dans la direction de Noyon laissant leurs interlocuteurs indécis sur leur nationalité et leur uniforme. Ce sont les premiers envahisseurs !

Le grondement sourd du canon qui depuis midi n'a pas cessé de se faire entendre, la présence de nombreux avions allemands qui, à diverses reprises ont survolé le pays, tout cela a singulièrement accru le malaise général ; une vague inquiétude étreint tous les cœurs, aussi, dès la tombée de la nuit, chacun se retire dans sa maison et les rues deviennent silencieuses et désertes.

Sur les huit heures du soir une vive fusillade éclate brusquement du côté du pont suivie de décharges isolées qui se prolongent pendant un quart d'heure.

C'est la petite arrière-garde anglaise qui, cachée dans les jardins voisins de la rivière, ou dissimulée dans l'île qui touche au barrage, vient d'attaquer une forte patrouille Allemande qui s'avance impru-

demment sur le pont. Abrisée derrière un camion placé en travers, elle accueille par un feu nourri la troupe ennemie qui ne soupçonnait pas sa présence. Quatre hommes sont tombés frappés à mort et tandis que les Anglais qui se retirent en rampant dans la direction de Reissons continuent à tirailler, derrière des maisons, les Allemands redoutant une embuscade s'éloignent en toute hâte convaincus qu'ils sont victimes d'une attaque en règle de la part des habitants de Vic. Ils ne perdent pas une minute pour prévenir les corps de troupes cantonnés à Moufflaye. Là, en quelques instants les dispositions sont prises, le parc est formé sur la plaine au dessus des bâtiments de la ferme, et le bombardement commence aussitôt.

Après un premier émoi causé par la fusillade du début, la population civile de Vic-sur-Aisne qui ignore tous ces événements s'est peu à peu rassurée en voyant le silence se rétablir et le calme continuer à régner, mais bientôt une nouvelle alerte vient réveiller leurs alarmes; cette fois c'est le taque taque des mitrailleuses qui se fait entendre et qu'on perçoit distinctement à travers les volets fermés et les portes closes.

Ce n'est là cependant que le prélude de détonations plus violentes, le canon s'est mis à tonner, des obus passent en sifflant, puis éclatent avec fracas dans le centre de la ville.

La nuit commence à tomber et l'obscurité est à peu près complète quand la cloche placée à l'entrée du château retentit à grand bruit en même temps que se font entendre des clameurs d'angoisse et des cris d'appel. Je sors du château pour traverser les cours, et lorsque je m'approche de la grille je la trouve assiégée par une troupe nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants qui me supplient de leur donner asile dans les abris voûtés et les souterrains qui subsistent au dessus du Donjon et de quelques parties du parc. Je m'empresse de leur déclarer que satisfaction va leur être donnée, mais la porte est fermée comme chaque soir, et tandis qu'on court chercher la clef, la canonade s'accroît et les projectiles viennent, avec un bruit inquiétant, s'écraser autour de nous sur les murs! Enfin, je réussis à faire jouer la serrure récalcitrante, la grille s'ouvre et suivi par toute cette foule impatiente et affolée je cours vers le souterrain qui se trouve au milieu du parc au dessous de la grande pelouse. Éclairés par des lanternes enlevées aux voitures en passant devant les remises, tous s'engouffrent dans l'étroite ouverture où ils disparaissent en se baissant.

L'heure presse et il faut se hâter, car les schrapnells éclatent au dessus des arbres, et il est grand temps de me mettre à l'abri, mais j'entends à ma gauche des gémissements et des cris d'appel, et au détour d'une allée je me heurte à une nouvelle troupe qui, elle aussi me cherche pour me demander un asile, et qui s'est égarée dans l'obscurité du parc. Les pauvres gens m'entourent et me supplient, il me faut revenir sur mes pas et les guider vers les voûtes protectrices sous

lesquelles ils pénètrent tour à tour. On entend les balles siffler dans les branches qui cassent avec un bruit sec, semant autour de moi leur grêle de plomb mêlée de feuilles et de brindilles.

Au moment où j'atteins la cour des quinconces, un troisième groupe d'habitants débouche de la grande grille restée entr'ouverte, plus terrorisés encore que les premiers arrivants, car le canon maintenant gronde sans interruption et la mitraille passe en rafales. Il y a des enfants qui sanglotent, des femmes qui crient de frayeur. Le souterrain du parc est entièrement plein, et celui du potager est trop difficile à atteindre au milieu des projectiles qui tombent de tous côtés ; mais il en est un autre qui s'enfonce sous le Donjon et c'est celui-là dont je me hâte d'aller ouvrir les portes. En même temps, je distribue des lumières à mes pauvres réfugiés car il faut descendre deux étages d'escaliers, et la plupart frémissent de peur dans cette obscurité ténébreuse au contact de l'humidité des murs ! Malgré l'affolement général, le danger commun rend tout le monde docile, on obéit rapidement à mes instructions et chacun s'engage à son tour sous les profondeurs de la voûte. Seule, une femme, la tête perdue, s'obstine à vouloir faire entrer avec elle une petite voiture trop large pour la porte, et dans laquelle elle a couché son enfant. Il faut user d'autorité pour l'obliger, malgré ses lamentations à prendre la petite-fille dans ses bras et à suivre ses compagnons d'infortune en abandonnant le véhicule !

Cette fois tout le monde est en sûreté et je rentre en hâte dans le château tandis que les éclatements redoublent de violence et que les balles continuent à ricocher sur les pierres !

Comme autrefois aux temps lointains du moyen âge, les Vicois sont venus chercher asile et protection dans la vieille forteresse et s'abriter derrière les épaisses murailles du donjon, témoin depuis quatre siècles de tant de luttes et de combats acharnés !

Le bombardement s'est accentué encore, le personnel du château s'est réuni dans les cuisines situées en sous sol et protégées par des voûtes solides datant du *xvi^e* siècle. Lorsque je descends auprès de ces pauvres gens pour ranimer leur courage et les rassurer sur la sécurité de leur abri, je trouve d'autres réfugiés encore, derniers retardataires venus du village qui se sont introduits par la porte du fossé du Nord. Chacun s'installe comme il peut à la lueur d'une lampe surbaissée dans une vague obscurité commandée par la prudence, et lorsque je regagne ma chambre située au rez-de-chaussée, toutes les femmes se sont mises à réciter des prières dont le murmure étouffé monte par moments jusqu'à moi. Les heures s'écoulent lentement pendant cette veillée tragique : de temps en temps une détonation plus formidable qui vient ébranler les murs et pulvériser les carreaux, interrompt pour un instant les demandes et les réponses du chapelet ; parfois c'est un cri d'épouvante, un gémissement étouffé, les plaintes d'un enfant réveillé

en sursaut, puis les pieuses oraisons reprennent avec un redoublement de ferveur !

Cependant des obus de gros calibre atteignent le château, dont la haute silhouette qui se profile dans la nuit, sert de point de mire aux barbares ; par moment ce sont les toitures arrachées dont les ardoises croulent avec un bruit sinistre, ou bien les murailles éventrées qui s'abattent avec un fracas terrifiant ! A plusieurs reprises je monte l'escalier jusqu'au premier étage pour constater les ravages, et m'assurer que les plafonds ne vont pas s'effondrer sur ma tête. Les anciennes chambres de mes enfants qui se trouvent au-dessus de la mienne sont criblées de projectiles qui ont broyé les fenêtres et transpercé les boiseries et les cloisons, mais sauf l'extrémité de l'aile du nord-est qui s'est entièrement écroulée et où s'ouvre une énorme brèche, les planchers paraissent encore solides.

Nous ne savons rien des positions occupées par les Allemands et cette perpétuelle menace de mort sur nos têtes venant d'un ennemi invisible contre lequel nous sommes impuissants, augmente l'horreur de cette nuit d'épouvante, éclairée de lueurs d'incendie !

Par intervalles je viens entr'ouvrir la grand'porte du perron pour guetter les bruits extérieurs, mais lorsque l'artillerie cesse de se faire entendre, le village paraît mort et le silence le plus absolu règne aux alentours. Les habitants réfugiés dans les deux souterrains n'ont garde de se montrer, et le sifflement des obus mêlé au taque-taque des mitrailleuses vient seul nous révéler la présence menaçante des Allemands qui attendent le jour pour nous envahir.

Vers 4 heures, l'aurore commence à se lever ; depuis une heure environ la canonnade a cessé, et lorsque je m'aventure dans les cours du château, la place du village m'apparaît entièrement déserte avec ses maisons muettes hermétiquement closes. Mais bientôt, sans qu'aucun bruit ait laissé soupçonner l'arrivée d'une troupe en marche, on voit subitement paraître de petits groupes de soldats ennemis qui s'avancent avec lenteur, regardant prudemment autour d'eux. Ils s'approchent des boutiques dont les volets sont fermés, frappent brutalement pour se faire ouvrir et ne recevant pas de réponse, ils enfoncent les devantures à coups de crosses et pénètrent dans les maisons. Une des premières où ils s'introduisent est l'hôtel de la Croix d'or dont les propriétaires sont partis depuis la veille, puis c'est le tour de la charcuterie Mahut et du comptoir d'épicerie économique qui dans un instant seront mis au pillage ainsi que l'hôtel du Lion d'or. Ils examinent avec curiosité les hautes tours du donjon qui leur rappelle sans doute les vieux burgs d'outre Rhin, et regardent avec étonnement le groupe que nous formons dans la cour avec le Juge de paix, M. Dubet, mon régisseur M. Crété, et Jules Pannier, mon fidèle maître d'hôtel, tandis qu'à travers le fossé qui nous sépare de la place nous assistons à ces premières scènes de déprédation.

Tout à coup une troupe de cavaliers débouche par la rue Saint-Christophe, c'est un général ou un colonel à la tête de nombreux officiers qui se dirige au pas vers la grille d'entrée dont la cloche résonne à plusieurs reprises. Je m'avance seul à leur rencontre et après m'être nommé je déclare à celui qui semble le chef que je suis le propriétaire du château. J'ai fait appel pour m'exprimer aux rares mots d'allemand que j'ai retenus de mes trop lointaines études au collège, mais c'est dans un français très pur qu'il s'empresse de me répondre : « Je suis le baron de Bumba et je viens, Monsieur le Comte, « avec mes officiers vous demander à déjeuner. Veuillez faire ouvrir « cette grille ! » C'est un homme grand, froid, altier, haut en couleurs, la figure barrée par une forte moustache, le monocle incrusté dans l'arcade sourcillière. J'ai mis, moi aussi, mon monocle pour le considérer et j'aperçois derrière mon interlocuteur qui porte une casquette d'uniforme, plusieurs officiers coiffés d'un lourd kolback noir retenu par une large gourmette et orné de funèbres emblèmes caractéristiques. Sur le haut bonnet de peau d'ours apparaît en effet une tête de mort, au-dessous de laquelle se croisent deux ossements d'argent. C'est le colonel des hussards de la mort que je vais avoir pour hôte.

La porte s'ouvre, et les cavaliers, après avoir mis pied à terre, se dirigent vers l'entrée du château tandis que de nombreux soldats allemands emmènent leurs montures aux écuries où ils prennent possession des bâtiments de service.

« Veuillez nous montrer le chemin » a dit sèchement le colonel de Bumba, et avec une politesse hautaine, il demande que quelques chambres soient mises à sa disposition et à celle de ses officiers qui voudraient rectifier la correction de leur tenue et réparer le désordre de leur toilette. Tandis qu'on s'occupe de déférer à leur désir je songe aux malheureux habitants qui, dans les souterrains où ils se sont réfugiés la veille, demeurent sans rien voir ni rien entendre ! J'ignore tout des intentions des Allemands, qui s'ils les découvraient dans leurs cachettes pourraient trouver fort louche un pareil rassemblement et il faut éviter de donner prise au moindre soupçon. Ceux qui sont terrés dans les caves du parc pourront s'éloigner sans être vus à travers la futaie par la porte de la rue de l'Église, dont je leur fais parvenir la clef, ceux qui sont encore sous le donjon s'échapperont par le fossé du Nord, et quant à ceux qui ont passé la nuit dans les sous-sols des cuisines, j'apprends qu'ils ont déjà, en toute hâte, regagné leurs maisons, qu'ils espèrent, par leur présence, préserver du pillage.

Pendant ce temps un couvert sommaire a été dressé dans la salle à manger où mes fâcheux convives se rendent, au bout de quelques instants, après s'être entretenus avec le juge de paix et s'être informés du maire auquel ils font parvenir des ordres de réquisition. Du thé, du café, sans lait ni beurre, composent avec du vin, des fruits et des confitures un menu peu substantiel dont j'explique l'insuffisance par le

manque de communications qui sont complètement coupées depuis quelques jours. Le colonel avec la même raideur a fait rapidement la présentation individuelle de ses officiers qui s'inclinent et prennent place autour de la table dont j'ai soin de me tenir éloigné.

Le colonel s'informe alors si je ne partagerai pas leur repas, je réponds avec froideur que l'heure me semble trop matinale et il n'insiste pas davantage, se contentant de me jeter un mauvais regard. Cependant la conversation s'engage sur les événements de la nuit et je parle avec tristesse des heures cruelles que nous venons de vivre. Je déplore les incendies allumés dans la ville, les maisons endommagées ou détruites et enfin le bombardement du château qui, lui aussi, a été gravement atteint !

Le baron de Bumba me laisse parler sans m'interrompre en continuant à prendre son repas. Enfin il relève la tête : « C'est avec « étonnement, Monsieur, s'écrie-t-il, que je vous écoute depuis un « instant. Il semble, à vous entendre, que vous ignoriez complè- « tement quelles sont les dures lois de la guerre. Nous avons été « accueillis dans ce village par trahison : hier soir les habitants « cachés derrière des maisons ou abrités derrière des volets ont profité « de l'obscurité pour nous recevoir à coups de fusils, quatre de mes « hommes ont été tués, plusieurs ont été blessés, c'est un acte de « déloyauté qui crie vengeance. Une sanction est nécessaire, un « exemple est indispensable ! Je ne suis que pour quelques heures à « Vic, où d'autres troupes vont me remplacer, mais avant de me « retirer je vous préviens que je mettrai le feu aux quatre coins de « votre ville ».

Et comme je proteste et je m'indigne devant l'horreur d'une pareille mesure, le colonel reprend avec le plus grand sang-froid « Que voulez- « vous, c'est la guerre, elle a souvent de cruelles nécessités, et dans « le cas actuel c'est pour moi non seulement un droit mais un devoir. « Quelques maisons, il est vrai, ont déjà brûlé cependant c'est une « leçon insuffisante, si nous ne faisons pas un exemple sévère, je le « répète, nous risquerions d'être accueillis partout de la même manière, « et nulle part, aucune sécurité n'existerait plus pour nous ! »

En même temps mon redoutable convive s'est levé en repoussant violemment sa chaise ; il fait quelques pas avec agitation, traverse le vestibule et s'avance jusque dans la pièce voisine où je le suis. C'est là qu'entre nous deux, une violente et anxieuse discussion s'engage : « Vous allez commettre une effroyable erreur, Colonel, dis-je avec « véhémence, pas un coup de fusil n'a été tiré par les habitants qui « n'ont plus, depuis plusieurs jours, aucune arme entre les mains. Le « maire et moi nous sommes assurés que toutes, sans exception, ont « été déposées à la Mairie, et si vous avez été attaqué à l'entrée du village, « c'est par une arrière-garde de troupes régulières chargée de garder « le pont, et non par des civils ! Je vous supplie de surseoir à une aussi

« épouvantable mesure ; faites immédiatement une enquête, ordonnez des perquisitions minutieuses, et jusqu'à ce qu'elles soient terminées, je me porte garant des habitants de Vic-sur-Aisne qui sont innocents, je vous le jure, et dont je réponds formellement de la façon la plus absolue et la plus complète ».

Le baron de Bumba se contente de hocher la tête : « Monsieur le Comte, vos compatriotes ont en votre personne un excellent avocat, mais il y a des causes qui sont indéfendables ! »

Puis, changeant brusquement de ton :

« Vous avez, ce me semble, une superbe résidence comme en ont nos princes, vous plairait-il de nous la faire rapidement parcourir ? nous souhaiterions vous avoir pour guide ? »

C'est un ordre plus qu'une prière qui vient d'être formulé ! et je n'essaie pas de m'y soustraire, mais ma réponse fait froncer les sourcils à mon interlocuteur : « Je ne saurais refuser, Monsieur, lui dis-je d'un ton glacé, puisque les hasards de la guerre vous permettent aujourd'hui de parler ici en maître ».

Il fait signe à ses officiers qui franchissent la porte de la salle de marbre et le suivent au dehors sur le pont où tous s'attardent à contempler l'aspect du parc avec ses sauts de loup, ses statues et ses terrasses. Les parterres à la française avec leurs ifs taillés et leurs broderies de buis retiennent longuement leur attention, et leur intérêt semble doublé lorsqu'ils apprennent que Lenôtre en a tracé le dessin.

Quoique les objets les plus importants, et les plus précieux souvenirs de famille aient été mis en sûreté dans des cachettes, les vitrines sont demeurées garnies de porcelaines anciennes, de bibelots ou de tabatières, et de nombreux tableaux restent suspendus aux murs. Les grands portraits en pied encastrés dans les boiseries, celui du maréchal de Beurnonville, le bâton fleurdelysé à la main, celui du lieutenant général de Reiset en commandant des Gardes du Corps de Louis XVIII, celui de son fils en page de Charles X enfin les nombreuses effigies d'ancêtres en uniformes militaires, tout cela semble impressionner l'état-major qui épèle minutieusement chacune des inscriptions placées au bas des cadres, et les commente avec animation.

La chambre du cardinal de Bernis, avec son mobilier de l'époque et les objets familiers de l'illustre prélat, provoque de leur part de nombreuses questions, ayant surtout pour but d'étaler complaisamment leur érudition et leurs connaissances historiques.

Moins ferré sans doute que certains de ses officiers sur ce qui touche au xviii^e siècle, le baron de Bumba fait peu de réflexions mais sa suffisance s'accommode mal de cet effacement forcé, et il est impatient de prendre sa revanche. Devant ces intéressants vestiges du passé, il éprouve le besoin d'évoquer des souvenirs personnels qui puissent le rehausser à mes yeux et lui donner un autre prestige que celui d'un envahisseur et d'un incendiaire ! Aussi est-ce avec une

lourde jactance qu'il cherche à se grandir par des allusions intempestives à sa carrière militaire, aux missions qu'il a eues à remplir, et aux personnages princiers qu'il lui a été donné d'approcher ! Il parle avec importance du duc de Brunswick, gendre du Kaiser, du duc de Cumberland et de la duchesse, née princesse de Danemarck, puis il s'étend avec complaisance sur les bontés qu'a eues pour lui l'Altesse à la personne de laquelle il a été attaché, et qui a daigné, me dit-il, l'honorer de sa flatteuse bienveillance.

Sur ce sujet il est intarissable et ses ridicules prétentions se manifestent avec tant d'évidence que je songe immédiatement à tirer parti, dans l'intérêt de Vic-sur-Aisne, de sa morgue arrogante de Teuton orgueilleux ! Ce qu'il faut à tout prix c'est sauver le village et le préserver de l'incendie. Jusqu'ici mon redoutable visiteur est resté sourd à mes objurgations et à mes prières. Ce que j'ai vainement sollicité de son équité et de sa justice peut-être l'obtiendrai-je de sa prétentieuse suffisance, et le vaniteux hobereau m'accordera peut être maintenant ce que m'a refusé déjà le soldat inflexible.

Après l'avoir patiemment écouté, je m'empresse donc de désigner au colonel un des portraits du petit salon où nous trouvons, qui représente mon oncle en uniforme d'ambassadeur, la poitrine barrée par un grand cordon et constellée de décorations et de crachats ! « Voici, lui dis-je, le comte de Reiset qui a été longtemps accrédité « comme ministre de France auprès du roi de Hanovre. Georges V, « la reine Marie et les princes ses enfants, l'estimaient d'une façon « toute particulière, et lui savaient un gré infini du dévouement qu'il « leur avait montré pendant la guerre danoise. Ce n'est donc pas « d'hier que la famille de Hanovre a honoré la mienne, elle aussi, de « sa haute bienveillance ».

Le baron de Bumba se montre grandement surpris et au fur et à mesure qu'il m'écoute, il semble que son attitude se modifie à vue d'œil. Sa mine devient moins hautaine, son ton se fait moins cassant, il me questionne avec intérêt sur Georges V, et je lui rappelle comment, quoiqu'aveugle, le vieux souverain avait bravement pris les armes, mais il se tait lorsque je lui parle de la vaillance qu'il a déployée, pour défendre lui-même son royaume contre les ambitions de l'Allemagne. Ce souvenir lui semble gênant, et il garde le silence. Enfin je lui raconte que lors de la mort en 1873, à Paris, du vieux roi détrôné, ce fut mon oncle de Reiset qui fut délégué par le maréchal de Mac-Mahon pour le représenter à ses obsèques.

Peu à peu, le colonel est devenu un autre homme, il est maintenant poli et courtois, et lorsque continuant la visite du château, après avoir parcouru les salons du rez-de-chaussée, il parvient au premier étage, où il aperçoit les murs éventrés par le bombardement de la nuit, ce sont presque des regrets qu'il formule dans des phrases vagues et embarrassées, à la vue des ravages causés par son artillerie.

L'occasion est trop belle pour la laisser échapper, et je me hâte d'essayer de mettre à profit ces dispositions conciliantes; je reprends mon plaidoyer avec une nouvelle ardeur, je proteste avec plus d'énergie que jamais contre les cruelles mesures qu'on projète, et je m'offre à nouveau comme garantie de l'innocence des habitants en me proposant comme otage. Enfin, je renouvelle une dernière fois mes pressantes instances pour que la ville ne soit pas davantage éprouvée.

Cette fois, mes efforts paraissent devoir obtenir un résultat plus favorable; le colonel semble ne plus discuter que pour la forme, puis se décidant tout à coup: « Je veux, Monsieur, finit-il par dire « après avoir hésité un instant, ajouter une foi entière à vos « déclarations si précises! Je veux croire, puisque vous l'affirmez si « hautement, que les habitants sont entièrement étrangers à l'attaque « dont j'ai été victime, je ne ferai donc aucune enquête, je ne m'attar- « derai à aucune perquisition, et Vic-sur-Aisne sera épargné. Je vous « laisse déjà une fâcheuse carte de visite ajoute-t-il, en montrant les « brèches, et j'aurais vraiment regret d'endommager davantage une « résidence comme la vôtre toute remplie de si intéressants souve- « nirs!... »

L'heure du départ est venue et les chevaux tout sellés attendent au bas du perron dans la cour d'honneur quand un feld webel s'approche du colonel pour lui demander des ordres et presque aussitôt, je vois arriver, venant de la cour des quinconces où sont massées les troupes d'escorte, deux jeunes gens, en vêtements civils, encadrés par quatre hussards. La distance m'empêche de distinguer leurs traits, mais ils semblent épuisés, ils se traînent avec peine et leurs gardes les poussent brutalement pour les faire avancer. Leur aspect est lamentable!

Surpris de ce que j'aperçois, je me rapproche du colonel et n'im- forme avec inquiétude de ce qui va se passer. Celui-ci me répond par un geste vague: « Ce n'est rien! Monsieur le Comte, ajoute-t-il, absolu- « ment rien qui mérite votre attention, ce n'est que de « *la racaille* », « deux misérables vagabonds surpris par deux fois en train d'espionner « dans nos lignes et qu'on va fusiller immédiatement. »

Les deux malheureux se sont approchés, ils flageolent sur leurs jambes qui peuvent à peine les soutenir et croient leur dernière heure arrivée. A la suite de quelles émotions et de quelles angoisses, c'est ce qu'on ne saurait s'imaginer sans frémir.

Partis à bicyclette, la veille dans l'après-midi, pour se rendre à Bitry où ils vont s'acquitter d'une commission urgente, les deux jeunes imprudents tombent, à leur entrée dans le bourg, au milieu d'un détachement de hussards. On les arrête, on leur fait subir un minutieux interrogatoire et on leur pose de nombreuses questions auxquelles ils se gardent de répondre. Au bout d'une heure cependant on consent à les laisser repartir et ils reprennent aussitôt le chemin de Vic-sur-

Aisne. Mais au retour, au carrefour de l'Épine sur la route de Crèvecœur, la malchance veut qu'ils se heurtent à un nouveau corps de troupes. Cette fois, c'est au milieu de l'artillerie qu'ils sont venus inopinément déboucher. Nouvel arrêt, nouvel interrogatoire, mais c'est en vain qu'ils essaient d'expliquer leur première arrestation et leur tentative pour rentrer chez eux par un raccourci. Maintenant, on ne veut rien entendre et on les mène directement à Moufflaye. Les cours de la ferme sont entièrement garnies de pièces d'artillerie et les abords sont encombrés de fourgons et de caissons.

C'est attachés l'un et l'autre à la roue d'un canon, que les malheureux vont passer la nuit, nuit effroyable pendant laquelle les pièces d'artillerie qui les touchent ne cessent pas un instant de tirer. Vers minuit, pendant une courte accalmie, les officiers Allemands se groupent tout près d'eux pour souper gaiement avec un jambon et des conserves qu'ils arrosent largement de champagne et de vin fin. L'un d'eux, plus compatissant que les autres sans doute, a pitié de ces deux enfants qui n'ont rien mangé depuis douze heures et qui, mourant littéralement de soif et de faim, assistent à ce repas plantureux. Il se lève pour leur apporter quelques reliefs, mais un ordre formel et brutal, émanant de celui qui paraît commander, vient arrêter son geste d'humanité et lui interdire de leur donner quoique ce soit, ne fut-ce qu'un morceau de pain ! « A quoi bon, d'ailleurs, ajoute l'impitoyable « soudard, assez haut pour être entendu des deux prisonniers, puis-
« qu'ils seront fusillés dans deux heures. »

C'est avec cette effroyable perspective que les deux infortunés attendront le jour, et lorsque vers le matin, les Allemands descendent à Vic-sur-Aisne, ils les détachent et les emmènent avec eux ; la moindre tentative d'évasion sera punie de mort. Une circonstance inattendue va venir ajouter à l'épouvante de cette situation tragique. Au moment où les troupes ennemies pénètrent dans le village, un cri d'horreur et de désespoir se fait entendre, partant d'une coquette maison qui borde la rue de Noyon. C'est la grand-mère du plus jeune des deux prisonniers, M^{me} Dubois, qui, de sa fenêtre, a aperçu aux mains des barbares son petit-fils dont elle ignore la terrifiante aventure.

Le jeune homme a reconnu la voix de son aïeule qui l'appelle ; il l'aperçoit et veut s'élaner pour l'embrasser une dernière fois, mais on le repousse brutalement et c'est sous la menace des revolvers qu'il doit rentrer dans le rang et continuer sa route.

La pauvre octogénaire a couru sur ses traces aussi vite que ses vieilles jambes peuvent le lui permettre, mais lorsqu'elle arrive à sa suite, devant la porte du château c'est pour s'en voir durement interdire l'entrée par deux sentinelles impassibles qui la menacent de leurs baïonnettes et la forcent à s'éloigner. Elle recule de quelques pas, mais c'est vainement qu'on la chasse, elle revient sans jamais se lasser ! Pendant trois heures elle restera là, gémissante et obstinée, aperce-

vant de loin, à travers les barreaux de la grille, son petit-fils gardé vue, que tout à l'heure on va fusiller!....

Les deux prisonniers sont maintenant devant moi. Malgré l'altération de leurs visages décomposés, je les reconnais sur le champ avec l'émotion la plus poignante, et j'interviens aussitôt avec la plus vive indignation ! « Ces deux jeunes gens que vous prenez pour des espions, « dis-je au colonel, ce sont des enfants du pays que je connais depuis « leur naissance, le plus jeune, Lucien Damy, qui a 17 ans à peine, est « le fils d'un brave cultivateur dont la ferme se trouve à deux pas du « château, et le second, Marcel Bailly, est l'aide du maréchal ferrant « dont la forge est située à quelques mètres. Il n'a pas même 18 ans ! Je « les vois tous deux chaque jour, et non seulement je répons d'eux mais « je répons également de leurs familles dont je puis d'autant mieux « certifier l'honorabilité, qu'elles me sont connues depuis trente ans !
« C'est le pur hasard d'une promenade inconsidérée qui les a fait « tomber entre vos mains, et s'ils se sont égarés malheureusement « dans vos lignes, ils ne sont coupables l'un et l'autre que d'imprudence ou de légèreté ! Aucun preuve n'existe contre eux et rien ne « permet de les soupçonner. Encore une fois, colonel, je me porte « garant de leur innocence et je vous supplie, sans plus attendre « de les remettre en liberté. »

Seuls auprès de leurs gardes dans le grand espace vide laissé par les officiers rangés en face du perron, les deux condamnés attendent plus morts que vifs que leur sort se décide et déjà ils n'ont plus conscience de ce qui se passe autour d'eux.

Le colonel paraît irrité, il parle avec colère au feld-webel, et je crois comprendre qu'il lui reproche d'avoir, en amenant maladroitement devant moi les deux prisonniers, provoqué une scène qui va lui coûter une mesure de clémence, à laquelle il se résigne difficilement ! Enfin, il fait un geste brusque, c'est la liberté immédiate pour les deux infortunés.

Rapidement d'un air soucieux et contraint il se tourne alors de mon côté, et s'adresse à moi sur un ton qui cache mal son impatience : « Je « vous ai déclaré tout à l'heure, Monsieur le Comte, que je m'efforcerais de ne pas vous laisser un trop mauvais souvenir, je ne veux « donc pas m'en dédire. Pour la seconde fois depuis ce matin je ferai « ce que vous m'avez demandé : Ces deux hommes auront la vie « sauve » ! Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, il se met vivement en selle, salue militairement et s'éloigne au grand trot suivi de son état-major.

Deux heures plus tard d'autres régiments ennemis vont venir prendre la place des hussards de la mort, et durant deux semaines, ce sera un défilé ininterrompu de troupes de toutes armes débouchant de toutes les directions, qui m'imposeront leur pénible présence avec des exigences toujours croissantes et renouvelleront mes alarmes grandissantes chaque jour et chaque nuit !

Enfin la victoire de la Marne viendra nous délivrer de ce cauchemar. C'est en vain que les Allemands auront miné le pont de l'Aisne, le dernier qui subsiste entre Compiègne et Soissons, comptant sur sa destruction pour assurer leur retraite ; aidé de deux ouvriers courageux je vais avec le maire de Vic dévisser secrètement les boîtes à poudre préparées d'avance, et lorsque le 12 septembre l'explosion se produit au moment de la déroute, elle ne cause que des dégâts insignifiants, insuffisants pour empêcher nos troupes de franchir la rivière et de reprendre pied sur la rive droite de l'Aisne. Le général de Villaret, à la tête du 7^e corps, peut ainsi continuer victorieusement la poursuite et Vic-sur-Aisne est heureusement reconquis !

Mais ce ne sera pas encore la fin de nos épreuves ; quatre kilomètres à peine nous séparent des carrières où l'ennemi trouvera un asile presque inexpugnable, et du haut des collines voisines c'est sur le château et le Donjon que s'acharnera l'artillerie allemande pour les bombarder pendant près de trois ans ¹.

Vicomte DE REISET.

Vic-sur-Aisne, Novembre 1917.

1. Nous nous faisons un plaisir de rappeler que c'est à la suite des événements qui sont ici relatés et après d'autres importants services rendus par lui au cours de ces trois années que notre éminent confrère a été l'objet d'une citation civile et d'une citation militaire (avec croix de guerre).

N. D. L. R.
